la situation pendant et après la guerre civile dans le district de Machaze, le plus méridional de la province de Manica (à la frontière du Zimbabwe). Contrairement à beaucoup de ses collègues, l'auteur a exploité minutieusement les archives de la Companhia de Moçambique concernant ces Ndau (groupe shona) qui fascinent tant les anglophones. C'est déjà un bon point. En plus, fuyant la diabolisation unilatérale des uns et des autres, il offre un tableau où ni la Renamo ni le Frelimo ne sont à leur avantage. Ce sont les perdants, les civils, qui occupent l'avant-scène du malheur. Les descriptions des relations familiales et sociales des ruraux restés sur place ou partis en exil (en Afrique du Sud notamment) sont agrémentées de longs témoignages. L'absence de développement dans leur terroir explique en partie le refus de rentrer de nombreux réfugiés. Pour l'historien, la conclusion la plus pertinente est qu'il n'y a pas eu une seule et même guerre civile au Mozambique, mais des variantes locales. Le cadre national est donc inefficace pour en rendre compte. Si, à leur tour, ses anthropologues et ses sociologues, sans parler des politologues, s'en rendent compte, tout n'est peut-être pas perdu pour le mozambicanisme américain qui a le vent en poupe ces temps-ci.

Novembre 2008, René Pélissier

Augusto NASCIMENTO, *O fim do Caminho Longi*, Mindelo, Cap-Vert, Ilhéu Editora, 2007, 144 p., sans ISBN.

Augusto NASCIMENTO, *Vidas de S. Tomé segundo vozes de Soncente*, Mindelo, Cap-Vert, Ilhéu Editora, 2008, 186 p., photos noir et blanc, ISBN : 978-989-95845-0-1.

Sept années passées dans l'archipel à titre de professeur coopérant ont déterminé l'orientation santoméenne de l'auteur qui d'historien est devenu docteur en sociologie historique et le plus prolifique des spécialistes de São Tomé (neuf livres publiés entre 2002 et 2008 !). Son domaine, c'est la *roça*, c'est-à-dire la mère dévorante de l'économie et de la société insulaires aux XIX^e-XX^e siècles. Et dans la plantation, la vie et la position de ceux qui y travaillaient, d'abord les Européens, puis les Mozambicains déportés et maintenant les Capverdiens, volontaires ou pas tout à fait. Ce faisant, il accède facilement au statut d'autorité en la matière car la concurrence locale et internationale est encore faible. Le premier des deux titres examinés ici enregistre des témoignages de Capverdiens restés sur place qui expliquent ce qu'étaient les conditions de vie et de travail à la fin de la période coloniale. On apprend ainsi que le croquemitaine des *filhos da terra*, le super-Moloch dans la mythologie qui s'est forgée autour de la « guerre de Batepá » en 1953, le gouverneur Gorgulho, en personne, n'a pas laissé de si mauvais souvenirs aux travailleurs capverdiens. Il est vrai qu'étant réputés moins indolents que les natifs – tout au moins ceux qui, ayant franchi la frontière entre eux et les *contratados*, étaient bien décidés à jouir de leur statut d'hommes libres –, les Capverdiens dans l'archipel étaient légèrement mieux traités que les misérables *contratados* qui étaient venus du continent dans les conditions que l'on connaît.

Très intéressants sont les développements consacrés à la position délabrée des Capverdiens qui n'ont pas été rapatriés après l'indépendance. En porte-à-faux par rapport aux *filhos da terra*, puis marginalisés économiquement et socialement, la

décrépitude des *roças* leur a retiré leur statut d'Européens de seconde classe. Certains regrettent même le « temps des patrons ». De quoi faire frémir un Santoméen de souche ! Le deuxième volume analyse les conditions prévalant dans les années 1950-1970 qui obligèrent ces *contratados* à quitter Mindelo pour aller travailler sous l'équateur, ce qu'il est convenu d'appeler la *pior migração*. Et en fait, le peu que nous avons vu (cf. René Pélissier, *Explorar*, Orgeval, Éditions Pélissier, 1979) de la vie des Capverdiens à São Tomé et à Príncipe en 1966 nous a vite confirmé que ces deux îles, même à la fin de l'époque coloniale, ne pouvaient être tenues pour des destinations de choix par les misérables de São Vicente, chassés par le spectre de la faim. On était encore loin de Gilberto Freyre et de la propagande officielle.

12 mai 2009, René Pélissier

John S. SAUL, *Decolonization and Empire. Contesting the Rhetoric and Reality of Resubordination in Southern Africa and Beyond*, Monmouth (Wales), Merlin Press/Johannesbourg, Wits University Press, 2008, ii + 201 p., ISBN : 978-1-86814-468-6.

Prudence dans le choix de notre vocabulaire : un mauvais coup est vite arrivé ! Sera-ce une égratignure pour simple plumitif ? Un coup de pied dans le fondement, suffisant pour un vulgaire déviationniste ? Ou, moins probable, une éviscération royale suivie d'une de ces autopsies en règle, réservées aux adversaires vraiment récalcitrants ? L'auteur est un de ces frères prêcheurs de l'Évangile selon saint Marx, en mission, prolongée ou intermittente, pendant les années mi-1960-mi-1980, les « vingt glorieuses » du socialisme mozambicain dans sa phase porteuse d'espérance. Idéologue et polémiste redoutable, brillant universitaire canadien, il a réuni dans ce recueil des articles publiés, des textes de conférence, etc., le tout étant orienté vers une certaine nostalgie de sa jeunesse militante, d'abord à Dar-es-Salam, puis dans ces milieux où des intellectuels étrangers s'efforçaient, à Maputo, de fournir aux cadres du Frelimo une armature doctrinale fondée sur les saintes Écritures. De proprement mozambicains, on ne trouve que deux chapitres partiels et une vingtaine de pages en annexe où il honore la mémoire d'Eduardo Mondlane et, ce qui est plus attendu, de Samora Machel, le reste – c'est-à-dire l'essentiel – du livre étant consacré à une démolition du capitalisme, de la mondialisation et de certains auteurs anglophones qui ont eu le malheur de ne pas épouser ses thèses. Pour être équitable avec cet infatigable bretteur, ajoutons qu'il ne se prive pourtant pas de plusieurs critiques – postérieures – à l'égard de la politique autoritaire du Frelimo. Donc, on lui reconnaîtra volontiers une constante : la fidélité à Marx, même si ses adeptes ont eu – semble-t-il – quelque mal à l'interpréter correctement sous la Croix du Sud, ces dernières années. Quant au contexte sociétal et aux contraintes locales, pourquoi s'en soucier quand on a la Foi et des missionnaires aptes à la propager ?

12 mai 2009, René Pélissier